

PACO

Paco en avait déjà entendu parler. Les cris, les arbres qui basculent, la terre qui tremble, l'effondrement général. On lui avait dit qu'ils apparaissaient seuls ou en groupe. Et on avait même tenté de les lui décrire : immenses, la tête dans les nuages, des cous gigantesques, des mâchoires énormes. On lui avait dit qu'ils étaient toujours affamés. Et qu'ils ne faisaient qu'une bouchée des grands arbres. Que certains d'entre eux les sectionnaient à la racine, les retournaient et les dépiautaient en une fraction de secondes. Et que, d'autres, la gueule grande ouverte, les écrasaient de la cime à la terre en une nuée de copeaux. Et qu'ils avançaient comme ça, sans s'arrêter, détruisant tout sur leur passage. Que la terre criait sous leur corps. Et qu'ils répandaient partout la mort.



On avait raconté tout cela à Paco d'une voix forte qu'il avait eu du mal à entendre. Il faut dire qu'il était à moitié sourd, et qu'on se moquait souvent de lui. On le savait solitaire et grincheux, et rares étaient ceux qui prenaient la peine de lui adresser la parole. D'ailleurs, Paco affectait souvent de ne rien entendre. Certains le croyaient idiot à cause de sa tête minuscule et de ses petits yeux myopes. Il faut dire qu'il ne voyait pas plus loin que le bout de son nez mais, heureusement, il avait le nez long. « Soixante-deux centimètres pour être exact ! », annonçait-il parfois avec orgueil. Et puis, si jamais on se moquait de sa bouche édentée, il tirait la langue :

« QUARANTE-QUATRE
CENTIMÈTRES,
QUI DIT MIEUX ? »

Recouverte de papilles gluantes, elle lui permettait de collecter rapidement des dizaines de milliers de fourmis – jusqu'à trente mille par jour ! Et pas n'importe lesquelles. Parmi celles de sa région, les *camponotus*, les *solenopsis* et surtout les *pheidole* avaient de loin sa préférence. Croustillantes à souhait, de vrais régals ! Ainsi, lorsque Paco avait la chance d'en trouver une pleine fourmilière, il s'activait avec gloutonnerie – donnant jusqu'à cent-soixante coups de langue par minute et brisant les obstacles grâce à ses longues griffes acérées. Sans doute était-il maladroit, sans doute sa démarche était-elle lente et pataude, et puis les poils hirsutes de sa queue se prenaient-ils sans cesse dans les buissons, mais face à la rapidité de sa langue, la puissance de ses griffes et la portée de son odorat, les moqueurs pouvaient ravalier leurs moqueries et aller les cracher ailleurs !

Son odorat, surtout, était légendaire. Il lui permettait de discerner les différentes espèces de fourmis, d'identifier les lieux de passage de ses congénères, de s'orienter dans la forêt sans lever la tête, et de repérer ses prédateurs. En un mot, il lui permettait de survivre.

CE SOIR LÀ, CE FÛT ENCORE SON ODORAT QUI L'AVERTIT DU DANGER.

Rien ne se passa tel qu'on avait pu le lui dire, rien ne se passa tel qu'il avait pu se l'imaginer. Les cris étaient encore trop loin pour que Paco pût les percevoir. Et le basculement des arbres, et le tremblement de la terre seraient arrivés trop tard pour qu'il pût en réchapper. Car, heureusement, le danger n'était pas encore là lorsqu'il en perçut les premières effluves. Paco avait le nez plongé dans une fourmilière quand une odeur le prit soudain à la gorge. C'était l'odeur âcre et toxique d'un poison. Il n'avait jamais rien senti de tel. On l'aurait dite tirée des profondeurs extrêmes de la terre. Mélange de pierres et de temps, elle était brûlante et sombre comme certaines nuits tropicales, liquide et gazeuse comme le soleil de midi. Une fois le nez en l'air, Paco crut reconnaître le parfum des monstres ravageurs de forêt et prit la fuite au plus vite.

Mais au plus vite, c'est beaucoup dire, quand on mesure un mètre soixante-dix et qu'on traîne derrière soi une queue touffue de plus de quatre-vingts centimètres... Gauchement, le nez fuyant sur la terre meuble, Paco se fraya un chemin à travers bois. Probablement alertés par le bruit du ravage ou par l'envol précipité des oiseaux, d'autres animaux se bousculèrent bientôt à ses côtés. Jaguars, pécaris, pumas, agoutis, singes de toutes espèces, tous le dépassèrent avec aisance. Et, tandis que sa queue en panache s'accrochait à des branches ou que ses pattes balourdes trébuchaient contre des pierres, Paco crut





PREMIERS PAS ENSEMBLE



Paco trouva Molly et Rico blottis l'un contre l'autre. L'aube commençait à poindre lorsqu'ils prirent la route ensemble. Rico perché sur le dos de Paco, Molly trotinant à ses côtés, et le silence alentours. D'abord, ils ne parlèrent pas – ils avancèrent seulement, sans savoir où ils allaient, ni même vraiment ce qu'ils cherchaient. Ils avancèrent comme on avance pour fuir un sentiment ou laisser derrière soi un souvenir douloureux – la mélancolie de Molly, les remords de Paco ou bien la honte de Rico.

Et le soleil était déjà haut dans le ciel quand le toucan prit la parole. Il prit la parole pour se plaindre. Se plaindre de la chaleur, de la soif, de la faim, se plaindre de son aile brisée et de tous ses grands malheurs. Alors Paco cessa de marcher : « Ça suffit ! Je ne porte pas d'oiseau geignard, moi ! » Et Molly chercha aussitôt à les calmer : « Pourquoi t'en prends-tu à lui, Paco ? Et toi, Rico, de quoi te plains-tu ? Tu n'es pas bien avec nous ? » Saisissant cette opportunité, le toucan entonna : « Moi qui étais si beau hier encore ! Moi qui volais dans les cieux, qui



dansais, chantais pour séduire la belle Rita, me voilà coincé sur terre, immobilisé sur le dos d'un tamanoir grincheux, incapable de voler. Que vais-je devenir, nom d'une noix de coco ? Je vais finir terne et célibataire comme une harpie !

– Comme une harpie ? se moqua Paco tout en reprenant la route, une petite harpie, alors, sans serre, sans férocité et sans caractère ! » Et Molly ironisa : « À mon avis, t'as plus l'air d'un gros papillon de nuit que d'un bébé harpie ! » Ils rirent tous deux de bon cœur, tandis que Rico, piqué dans sa vanité, pinçait le bec. Il pinça le bec un long moment, agrippé à la fourrure du tamanoir, balancé par sa démarche, plein d'orgueil et de rancœur.

Après un long silence, il osa enfin leur raconter son histoire. Elle commençait par la saison des amours au pays des toucans. Par des valse, des chants, des roues dans les airs. Elle continuait avec la belle Rita qui se pavanait devant les mâles. Et avec Rico qui roucoulait devant elle. Pour finir avec la chute de l'amoureux transi, devancé par Roco, trompé par Rita, l'amoureux éconduit et honteux qui, l'aile brisée, avait trouvé la terre pour unique salut.

« Oh ! Pauvre Rico ! le plaignit Molly. C'est bien la plus triste des histoires que je connaisse ! » Paco, lui, se mit à rire : « Voilà ce qui arrive aux frimeurs ! Qu'est-ce que t'as fait quand tu volais là-haut ? T'as oublié de regarder devant toi et tu t'es pris un ouistiti en plein bec ? » Et il rit de plus belle : « Oh ! ça, c'est la meilleure ! Et après on dit que les tamanoirs sont maladroits ! » C'est ainsi qu'il évoqua sa propre maladresse : en sa terre natale, on le disait sourd, aveugle et solitaire, mais l'époque des moqueries des singes lui semblait si lointaine, déjà ! Molly et Rico écoutèrent le grand tamanoir leur expliquer comment il organisait ses repas pour ne jamais manquer de fourmis : chez lui, il possédait trois cents fourmilières, qu'il ne vidait jamais complètement afin de ne pas tomber en rupture de stock. C'était cela qu'il cherchait maintenant : un nouveau paradis rempli de fourmis !

**« ET VOUS,
VOUS CHERCHEZ QUOI ? »,
LEUR DEMANDA-T-IL SOUDAIN AVEC CURIOSITÉ.**

« Ma famille ! », répondit Molly sans hésiter. Et elle leur décrivit sa mère et ses trois sœurs. Oh ! qu'elles pouvaient lui manquer ! Rico, quant à lui, voulait trouver un remède pour son aile cassée ainsi qu'une demoiselle, une belle toucane, encore plus belle que Rita ! Avec une robe noire, une gorge dorée et des yeux verts. Ils en étaient là de leurs rêveries quand une vive chaleur les prit soudain aux plumes, aux poils et aux écailles.

LE PRÉDATEUR

Une fois la première surprise passée, les trois voyageurs reprirent la route. Ils marchaient depuis un moment, quand Paco soupira qu'il avait faim. « Pourquoi ne fais-tu pas comme nous ? lui demanda Molly qui, depuis le début de leur voyage, glanait ici et là des insectes, des graines et des fruits pour Rico et elle.

– Parce que je ne mange que des fourmis, moi, je ne suis ni un toucan, ni une tatoue ! lui rétorqua Paco.

– Et tu comptes mourir de faim plutôt que de t'adapter ? », lui demanda Molly, pleine de perspicacité. Mais, obnubilé par les grondements de son estomac, le grand tamanoir ne l'entendit pas. Il avait faim – si faim qu'autour de lui le monde disparaissait, si faim qu'il avançait sans savoir où il allait, et pourtant ce fut lui qui perçut en premier le danger. Un danger invisible mais palpable – ainsi qu'une tension dans l'air ou un regard fixateur. Oui, c'était cela, quelqu'un les fixait du regard. Et, plus ils avançaient, plus Paco en était certain. Mais il dut inspirer longuement avant d'identifier l'odeur du prédateur – c'était l'odeur d'une haleine affamée, une odeur dans laquelle Paco crut reconnaître la mort. Sans un mot, il poussa Molly sous un buisson, fit tomber Rico par terre, et se dressa sur ses pattes arrière.



La tatoue et le toucan n'eurent pas le temps de pousser un cri que le jaguar faisait déjà son apparition. Rejoignant Paco d'un bond, il s'inclina devant lui qui, dressé de toute sa hauteur, ne bougeait pas. Il y eut un moment de tension – un moment durant lequel le prédateur, prêt à bondir, se trouvait au plus bas, et le tamanoir, prêt à riposter, se trouvait au plus haut, un moment, durant lequel les deux adversaires s'évaluèrent, mesurèrent leurs chances de victoire et leur possible défaite.

À l'abri sous un buisson, Molly et Rico avaient fermé les yeux. Ils ne voulaient pas voir ce qu'il allait se passer, et ne virent donc rien de ce qu'il se passa. Ni le jaguar bondir. Ni le tamanoir l'accueillir. Ni les adversaires s'affronter. Ni l'un d'eux tomber. Non, ils ne virent rien de tout cela, mais entendirent seulement un rugissement, un rugissement à la fois terrible et inexpérimenté, le rugissement d'un être qui ne sait pas ce qu'il fait ni à qui il a à faire. Ils l'entendirent grave et rauque tel



un miaulement douloureux, puis un corps s'affaissa sur le sol – un corps mou et chaud, plus léger que leurs angoisses, mais bien plus lourd que leurs paupières. Lorsqu'ils rouvrirent ces dernières, ils soupirèrent avec soulagement. Paco était penché sur le félin ensanglanté. « Il est mort ? », demanda Molly d'une petite voix apeurée. Rico quitta sa cachette pour inspecter l'animal et s'exclama en sautant avec allégresse :

**« NOM D'UNE NOIX DE COCO,
IL EST MORT! ».**

Il était si joyeux qu'il en oublia son aile brisée et se mit à parader avec effusion. Molly l'imita à sa façon : trotinant et bondissant, elle fit plusieurs fois le tour du jaguar.

Seul Paco semblait calme. Immobile près de sa victime, il la regardait en silence. Il se dit qu'elle était bien jeune et qu'elle ne méritait pas un tel sort. Puis il repensa à ce qu'il venait de se passer. Tout était allé très vite. L'animal avait bondi et Paco lui avait présenté ses griffes incurvées – des griffes acérées comme des couteaux, solides comme des pieux, ces mêmes griffes qui lui permettaient habituellement de retourner la terre à la recherche de fourmilières, des griffes inoffensives lorsqu'on ne l'offensait pas, mais puissantes et hargneuses lorsqu'il se sentait menacé. Paco les avait présentées au prédateur qui venait de bondir sur lui et ce dernier s'y était précipité la gueule grande ouverte pour s'y empaler – l'une d'elles lui avait transpercé le palais, une autre lui avait crevé un œil, et les deux suivantes s'étaient enfoncées dans sa gorge. Ainsi le jaguar était-il mort, et Paco plein de remords.

Étonné de sa propre puissance, le tamanoir se reconnut plein de ressources. Pour la première fois de sa longue vie, il se demanda quel était le but de son existence. Qui était-il pour être capable d'une pareille abomination ? Un assassin, une bête féroce, un prédateur peut-être ? Lui qui se croyait docile et pacifique, se découvrit une force insoupçonnée. Remarquant l'embarras du tamanoir, Molly et Rico le rejoignirent – le toucan monta sur son dos et la tatoue se planta sous son nez. Elle s'écria :

« EH BAH, DIS DONG, PACO, T'ES PEUT-ÊTRE À MOITIÉ SOURD ET À MOITIÉ AVEUGLE, MAIS ON NE PEUT PAS DIRE QUE TU NE SACHES PAS TE DÉFENDRE ! ».

Et Rico s'émerveilla à sa suite : « Paco, t'es peut-être grincheux et puant, mais t'es un tamanoir surdoué ! Un tamanoir génial ! » Mais Paco était ailleurs et ces éloges ne l'atteignirent pas. Il resta là, le nez dans la poussière, tristement égaré.

Lorsqu'il prit enfin la parole, ce fut pour soupirer « j'ai faim », et pour se remettre en route comme si de rien n'était. Toujours sur son dos, Rico se laissa porter, et Molly sautilla à ses côtés. Elle lui demanda de sa petite voix :

**« Y A DES TERMITES LÀ-BAS,
TU MANGES DES TERMITES ? ».**

Sans répondre, Paco se dirigea vers l'endroit indiqué. Une odeur chaude et dorée s'en dégageait en effet – une odeur croustillante, presque aussi enivrante que celle des fourmis quoique plus douce et moins voluptueuse, peut-être. Avant d'y fourrer le nez, Paco se dit que s'il était capable de terrasser un jaguar à lui tout seul, il devait bien pouvoir changer d'alimentation.

Plus grosses, plus gluantes, mais plus moelleuses aussi, les termites lui plurent tout de suite. Était-ce la faim qui les lui rendait si appétissantes ? Ou sa nature profonde qui était en train de changer ? Quoiqu'il en fût, Paco les dévora avec gloutonnerie puis s'allongea, épuisé et repu.

LE MÉDITANT

Les trois amis cheminaient depuis cinq jours. Ils cheminaient côte à côte mais la tête ailleurs. Comme toujours, Molly rêvait à sa famille. Et si elle ne la retrouvait pas ? Et si ses sœurs avaient tellement grandi qu'elle ne les reconnaissait pas ? Se laissant gagner par l'inquiétude, la petite tatoue en venait même à se demander ce qu'elle ferait si Rico et Paco l'abandonnaient – comment survivrait-elle sans eux ? Où irait-elle sans le flair du grand tamanoir et les conseils du toucan ? Impatient de s'envoler, Rico calculait de son côté le temps qu'il avait passé, balloté, sur le dos du grand tamanoir. Et celui qu'il lui restait encore à supporter cette position avant de prendre son envol. Maître Ocaca lui avait dit vingt jours, que c'était long vingt jours ! D'ici là, il aurait perdu tout l'éclat de son plumage et plus une toucane ne voudrait de lui ! Claudiquant et affamé, Paco avançait quant à lui tel un somnambule à travers bois, il avançait évitant les obstacles de justesse, le nez dans la terre, l'estomac criant famine, avec pour seule idée fixe, les termites qui l'attendaient en terre rance.

Ainsi les trois amis cheminaient-ils avec inquiétude, quand une nuée de papillons attira l'attention de Rico, un craquement dans les branches attira celle de Molly et une étrange quiétude celle de Paco. Rico écarquilla les yeux, Molly tendit le nez, ouvrant tout grand ses petites oreilles et Paco redressa la tête à l'affût d'une odeur. Mais rien ne se passa. Ou plutôt si, les papillons se posèrent à l'abri de leurs regards, les arbres semblèrent frémir et l'obscurité gagner la forêt comme pour enfouir ses secrets. « C'est étrange, murmura Molly.

– Oui, confirma Rico.

– Je sens qu'il y a quelqu'un, compléta la tatoue

– Mais je ne vois personne », acheva le toucan.

Paco finit par discerner l'odeur de l'animal – une odeur d'algues et d'insectes, fourmillante et douçâtre. Mais ce fut Rico qui l'aperçut en premier. Le pelage oscillant entre le vert et le brun, il somnolait en l'air, suspendu au bout de ses grands bras. « Un paresseux ! s'exclama Molly qui venait tout juste de l'apercevoir. Il doit savoir comment se rendre en terre rance ! », supposa-t-elle, pleine d'espoir.

Tournant vers eux sa petite tête ronde, l'animal cligna des yeux et bailla avec extase. Après un long silence durant lequel il sembla doucement prendre conscience de leur présence, le paresseux articula avec lenteur : « Bonjour, je suis Maître Julu, sage de ces lieux. » Puis il referma les yeux dans un sourire béat. « Que fais-tu ici ? lui demanda Molly, pourquoi n'es-tu pas en terre rance ou en terre angulaire, avec les autres xénarthres ? » Après un nouveau bâillement, Maître Julu ouvrit les yeux et déclara avec douceur : « À quoi bon aller là-bas si le bonheur se trouve ici ?

- Mais tu n’as pas d’abri, lui fit remarquer Molly.
- Et que feras-tu si tu n’as plus à manger, ajouta Paco qui rêvait toujours à ses repas sûrs et réguliers.
- Et tu n’as même pas de compagne, soupira Rico qui aurait donné n’importe quoi pour se trouver une toucane.

**– À QUOI BON M'INQUIÉTER DE TOUT CELA
SI JE ME CONTENTE DE CE QUE J'AI ? »
LEUR RÉPONDIT LE PARESSEUX AVEC UN SOURIRE BÉAT.**

Puis tournant la tête vers Molly, il lui expliqua : « Je suis tranquille pour le moment, alors pourquoi me soucier d’un possible danger ? Pourquoi m’activer pour m’abriter alors que je peux jouir de la lumière du jour, du bruissement des arbres et de l’odeur tiède de la terre ? » Après un bâillement, il ajouta à l’attention de Paco : « Quand j’aurai faim, je chercherai à manger. Pourquoi m’en préoccuper à l’avance alors que les feuilles et les fruits abondent, ici. Et puis, je mange très lentement. Quand on mange lentement, on est vite rassasié et on se contente de peu. » Enfin, se tournant vers Rico, il murmura : « Ma compagne est morte il y a longtemps déjà. Depuis, je vis seul, car mieux vaut être seul que mal accompagné. » Et il referma les yeux sans cesser de sourire.

Rico qui, depuis le début, n’avait pu quitter des yeux les insectes qui sortaient et entraient dans le pelage rêche et craquelé du paresseux, lui demanda avec dégoût : « et pourquoi as-tu tous ces insectes sur toi ? Tu es trop flemmard pour te laver ou quoi ? ».



Loin de se vexer, Maître Julu cligna des yeux avec contentement : « Le bonheur réside dans l'acceptation et le lâcher prise, expliqua-t-il, à quoi bon changer ce qu'on peut accueillir avec bienveillance ? Cent trente papillons et neuf cent quatre-vingts coléoptères ont trouvé refuge dans ma fourrure. Je les ai laissé faire et nous vivons aujourd'hui en bonne entente. Les femelles papillons pondent dans mes excréments et, une fois adultes, leurs petits s'envolent pour venir s'accoupler sur moi. Quant aux coléoptères, ils vivent sur mes coudes et mes flancs. Chacun est à sa place, je suis une population heureuse et paisible. » Mais Rico ne l'entendait pas de cette oreille : « C'est de la résignation ! s'exclama-t-il avec emphase, tu t'es résigné à être colonisé et sale, et tu te résignes à ne plus croire en l'amour, du coup tu n'as plus d'envie ni d'ambition et tu te complais dans ta crasse et ta flemmardise ! »

Alors, avec des gestes lents et contrôlés, Maître Julu se balança et attrapa entre ses longues griffes la branche la plus proche des trois amis. Se retrouvant face à eux, il demanda au toucan : « Es-tu heureux ? » Surpris par cette question, Rico ne sut que répondre. « Non, tu n'es pas heureux, soupira le paresseux. Et pourquoi n'es-tu pas heureux ? » Rico pensa à son aile brisée et à la trahison de Rita mais préféra se taire.

« POURQUOI N'ES-TU PAS HEUREUX ALORS QUE TU AS DEUX AMIS À TES CÔTÉS ? INSISTA MAÎTRE JULU.

Pourquoi n'es-tu pas heureux alors que l'un de tes amis te porte, que tu manges à ta faim et que ton plumage est resplendissant ? » De plus en plus mal à l'aise, Rico garda le silence. « Tu te tais car tu ignores les raisons de ton malheur, remarqua Maître Julu d'une voix lasse, or tu n'as aucune raison d'être malheureux.

ACCEPTÉ LES CHOSES TELLES QU'ELLES SONT ET TU TROUVERAS LE BONHEUR.

Car le bonheur est en toi et tu te fourvoies en le cherchant ailleurs. Tu m'as parlé de ma compagne, et je devine que tu souffres d'un amour perdu, ajouta le paresseux après un temps de réflexion, mais ce n'est pas en pensant à l'amour passé qui n'est qu'un souvenir, ni à l'amour futur qui n'est qu'imagination, que tu seras heureux. »

Alors, d'une voix extatique, Maître Julu conseilla aux trois amis : « Écoutez les feuilles danser, la sève monter dans les arbres, les oiseaux qui chantent, là-bas, sentez le vent qui vous caresse et la terre qui exhale cette odeur merveilleuse. Respirez, oui, respirez profondément, souriez, oui, souriez au monde, et baillez, surtout, baillez tant que possible, cela vous étirera la mâchoire et fera entrer la forêt tout entière dans vos poumons. Ressourcez-vous ! À quoi bon s'agiter avec frénésie, se laisser dévorer par l'anxiété, s'épuiser d'inquiétude, alors que l'on peut vivre si paisiblement ? »

Cela dit, Maître Julu étendit le bras droit vers la branche au-dessus de lui et entreprit une lente ascension. Les trois amis le regardèrent s'en aller avec stupéfaction. « Bon débarras ! » finit par lâcher Rico que les paroles du paresseux avaient blessé. Paco et Molly, quant à eux, gardèrent le silence. Au fond, Maître Julu avait raison. Combien de temps avaient-ils passé sans contempler la forêt, s'enivrer de ses odeurs, de ses bruits, de ses couleurs ? Après un long silence, Molly remarqua qu'ils avaient oublié de lui demander le chemin pour aller en terre rance. Mais il était trop tard, le paresseux avait disparu emportant avec lui tout espoir de réponse. C'est ainsi que nos trois amis décidèrent de continuer à longer la rivière.